

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

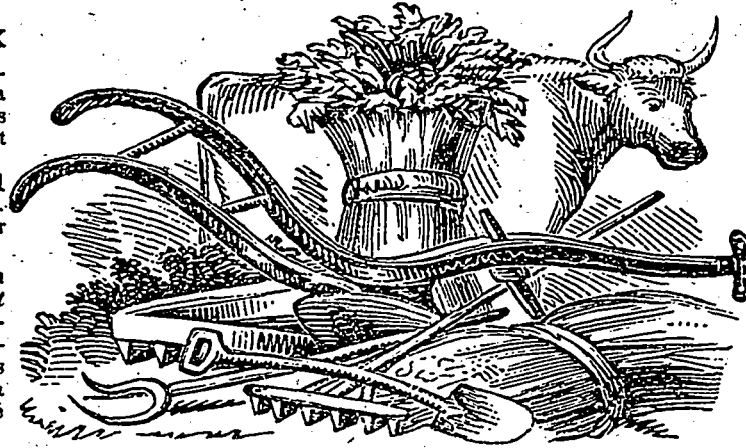
Editeur-Propriétaire

FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la *Gazette* et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau un mois d'avance. Les arrérages devront avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la *Gazette*.



Rédaction.

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées

FIRMIN H. PROULX.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre *Gazette agricole*.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

SOMMAIRE :

- Causerie agricole* : Les os utilisés comme engrais (Suite).— Débris et chiffons de laine.
- Revue de la Semaine* : Les républicains d'Espagne, incapables de tenir tête à Charles VII, ont appelé don Alphonse à la rescousse.—Attitude de Charles VII, du peuple et du clergé.—Don Alphonse n'est pas aussi heureux qu'on le prétend.—Le Parlement Provincial suit de près l'enquête sur les Tanneries.—Repatriement des canadiens émigrés.—Parlement fédéral ; motions de MM. Mousseau et Masson.—MM. H. Fabre et Paquet, sénateurs.
- Sujets divers* : Choix des semences (correspondance)—Chemins d'hiver.—Les associations agricoles.—Moutons mangeant leur propre laine.—Livre intitulé : Une leçon d'agriculture, par Ed. A. Barnard.
- Petite chronique* : Bonne récolte de blé.—Ravages causés par les sauterelles à Nébraska et au Kansas.—Une agence d'annonces par Georges P. Rowell.
- Recettes* : L' teinture d'écorce d'oranges — Les chevaux et la neige.

CAUSERIE AGRICOLE

LES OS UTILISÉS COMME ENGRAIS

(Suite)

C'est à l'état frais, lorsque d'ailleurs ils ont été réduits en poudre suffisamment tenue, que les os doivent développer le plus d'énergie ; car ils agissent alors par toutes leurs parties constituantes. Mais quand ces os ont subi, pendant un certain temps, les influences atmosphériques, ils sont loin de fournir des résultats aussi avantageux. " Des expériences spéciales, dit M. Payon, m'ont conduit à démontrer la cause de ces anomalies apparentes. Les os contiennent dans leurs parties celluluses et dans diverses cavités une substance grasse plus ou moins consistante. Cette substance est libre dans les anfractuosités qui la recèlent, car il suffit de lui ouvrir un passage en les tranchant, et de plonger les

os ainsi coupés dans l'eau bouillante, pour la faire sortir et la voir aussitôt nager à la superficie du liquide. La proportion moyenne que l'on peut obtenir des divers os de boucherie est d'environ 0,1, bien que les parties très-spongieuses, qui en renferment le plus, en contiennent jusqu'à 0,5.

" La proportion de la matière grasse extraite par ce procédé diminue graduellement au fur et à mesure que les os se dessèchent. Elle devient presque nulle lorsque la dessiccation a lieu sous une température élevée, soit au soleil, soit à l'étuve. On conçoit, en effet, qu'au fur et à mesure de l'évaporation de l'eau qui remplissait les interstices de la substance des os, la graisse, liquéfiée par la chaleur, a pu graduellement prendre sa place. Un des effets de cette pénétration a été d'imprégner le réseau organique qui renferme le phosphate et le carbonate de chaux. Ce réseau, déjà difficilement attaquant par suite de sa cohésion et de son insolubilité, défendu, d'ailleurs, par les substances inorganiques, est devenu bien moins altérable encore, lorsque la matière grasse, non-seulement l'imprègne et le défend de la pénétration de l'eau, mais encore lorsque, peu à peu acidifiée, elle forme avec la chaux un savon calcaire.

" Les os, dans cet état si difficilement altérable, ne doivent donc exercer qu'une action insensible comme engrais, à moins qu'ils ne soient excessivement divisés. Ce qui confirme et explique encore l'observation pratique qui semble anormale, c'est que, mis pendant quatre années en terre, ces os ont à peine perdu 0,08 de leur poids ; tandis que, tout récemment extraits des animaux et privés, par l'eau bouillante, de la presque totalité de la graisse, ils laissent facilement altérer leur réseau organique et perdent dans le même temps de 25 à 30 centièmes de leur poids.

En conséquence, les os provenant des savonneries, et dont on a extrait la matière grasse, sont très-propres à servir d'engrais. On peut également employer ceux dont on a extrait la gélatine, en admettant même que la substance orga-

nique ait été complètement épuisée; car comme nous l'avons déjà dit, les plantes trouvent dans la portion minérale des os des éléments indispensables à leur développement.

Il est toujours nécessaire que les os soient concassés avant de recevoir leur destination définitive. Ce n'est que sous la forme purvulente que les os peuvent développer leur *maximum* d'action: mieux ils ont été divisés, plus rapides sont leurs effets; mais ils ont naturellement une durée moins longue.

Le broiement des os n'est pas une opération facile, car ils offrent toujours une grande dureté.

On amène les os à l'état de division convenable à l'aide d'un simple billot et d'une massue en bois, tous les deux garnis de plaques de fer taillées en pointes de diamant.

C'est à l'état frais que les os offrent la plus grande-résistance au broyage: l'opération est beaucoup plus facile lorsqu'ils ont préalablement été fortement desséchés. On peut, à cet effet, les introduire dans le four après la cuisson du pain, et les écraser au fur et à mesure qu'ils en sont extraits, alors qu'ils sont encore chauds. Ce procédé a été mis en pratique par un habile cultivateur français, M. Dujonchay; chez lui la dessiccation se prolonge jusqu'à ce que les os aient perdu environ le cinquième de leur poids. Par cette méthode, on réalise encore un autre avantage: la poudre d'os accumulée en tas, si l'on a soin de l'entourer de beaucoup de précautions et de l'emmagasiner dans des locaux bien secs, est exposée à éprouver assez rapidement la fermentation putride. Ce danger n'est nullement à craindre lorsque la dessiccation a précédé la réduction en farine.

Les os ne produisent pas dans tous les sols des résultats également avantageux; les effets les plus remarquables ont été obtenus sur des terres privées de calcaire. La ténacité et l'humidité du terrain semblent également nuire à leur action, et c'est sur les sols de consistance moyenne, perméables, un peu secs, que leur influence paraît se manifester avec le plus d'énergie. Quand on fait usage des os dans des terres fortes et froides, il convient de les y enfouir grossièrement concassés; ils agissent alors mécaniquement et concourent à l'ameublissement et à l'assainissement de la couche arable.

Les os ne renferment pas tous les éléments réclamés par les plantes pour arriver à l'état parfait, ce serait à tort que l'on s'imaginerait pouvoir maintenir la fécondité d'une terre par l'emploi des os seuls. Leur action ne se soutiendra qu'à condition de les associer ou d'alterner leur application avec celle des fumiers, et les praticiens anglais ont reconnu depuis longtemps les avantages de ce procédé.

Au sujet de l'utilité des os comme engrais, voici ce qu'écrivit M. Ed. A. Bernard, conférencier agricole et agriculteur pratique, dans l'excellent ouvrage qu'il vient de publier, intitulé: *Une leçon d'agriculture*:

"Ramassons, dit-il, tous les os avec soins; dans les longues soirées d'hiver, on pourra les broyer sur le foyer. Au printemps, on mélangera ces os broyés avec un poids égal de cendres vives et de terre sèche (pour un minot d'os, un demi-minot de cendre et autant de terre); on arrosera le tout abondamment, et après sept ou huit jours, on retournera le tas. Si, après quinze jours, il reste encore de gros morceaux d'os, on l'arrosera et on le mélangera de nouveau. Si l'on n'a qu'un minot d'os moulus, il vaudrait mieux mettre le mélange dans un quart vide et l'arroser avec de l'eau bouillante, afin de produire la chaleur nécessaire à la décomposition des os. Cette décomposition obtenue, on étendra le tout pour le faire sécher, puis on sèmera une toute petite quantité de cette poudre (à raison de seize minots

par arpent) sur la graine de chou, de navet, de betterave, de de carotte, d'oignon, etc. On doublera ainsi la récolte qu'on obtiendrait avec du fumier seulement."

DÉBRIS ET CHIFFONS DE LAINE.

Les débris d'étoffe de laine sont des matières fort riches dont la valeur comme engrais est établie depuis longtemps; mais c'est là ce que l'on paraît généralement ignorer dans nos campagnes, où l'on ne s'attache guère à les recueillir.

Il serait donc à désirer qu'à l'imitation des Anglais, qui en font un fréquent usage, ils fussent partout ramassés, hachés et répandus sur les terres, où leur effet, d'après Cullen, dure six ans, lorsqu'on en met six quintaux sur un arpent.

Voici ce qu'écrivit à ce sujet M. P. Joigneaux:

"Qu'est-ce que la laine? un produit animal. On a beau la laver, la teindre, la peigner, la filer, en faire des habits, des châles, de la flanelle ou des chaussettes, elle ne change point de nature, elle reste après ce qu'elle était avant. Or, du moment que c'est un produit animal, c'est un engrais aussi, et un des meilleurs, soit dit en passant. Nous avons vu que ce qui vient des bêtes, chair, sang, poils, cornes, os, est bon pour fumer la terre; pourquoi donc, cela étant, la laine qui nous vient des moutons, ne serait-elle pas bonne au même titre? D'où vient donc qu'il n'est pas venu à l'esprit des cultivateurs qu'avec des lambeaux de vieilles culottes et de vieux bas, on pouvait à la rigueur se passer de fumier; ou bien il peut se faire que la majorité des cultivateurs aient eu peur du ridicule et de la moquerie.

"Il y a trente ou quarante ans, les acheteurs de chiffons qui parcouraient les villages, uniquement pour le compte des papeteries, n'achetaient que les chiffons de toile et rebutaient ceux en laine. A cette heure, en plusieurs endroits, on ne les rebute plus, on les recherche, au contraire, pour les livrer à l'agriculture.

Voici ce qu'écrivait, à ce sujet, en 1820, M. Lesneucq, de Lessines (Hainaut):

"Les engrais en usage dans notre canton étant les fumiers, les cendres de mer et la chaux, et les premiers étant insuffisants, et ne pouvant nous procurer les deux autres qu'à grands frais, à cause de l'éloignement, on a cherché longtemps à parer à ces inconvénients. Nous avons remarqué que les chiffons de laine, *haillons*, etc., que nous jetions autrefois sur la route pouvaient tenir lieu du meilleur engrais, que ces mêmes chiffons étaient les trésors les plus précieux que l'on put découvrir en faveur de l'agriculture.

"Il en est résulté des expériences faites, que cet engrais est le plus fort et le meilleur de tous nos engrais; qu'il est propre à tous les sols, mais qu'il fait meilleur effet dans les terres fortes que dans les terres légères; que les récoltes qui en proviennent ne se distinguent pas seulement par leur qualité, mais aussi par leur quantité; qu'il est aussi de plus de durée ou que ses effets se prolongent beaucoup plus longtemps que ceux des meilleurs fumiers, et qu'enfin il y a économie dans son emploi.....

"On dépose ces chiffons dans un endroit creux: on les imprègne d'un peu d'eau et on les laisse ainsi fermenter pendant huit jours: ce temps suffit pour le commencement de la pourriture. Alors, on les épargille, comme cela se pratique pour les fumiers ordinaires, sur la partie qu'on a intention de fumer. Avant de labourer, il est à observer qu'il convient de déchirer les grandes pièces pour en faciliter l'enfouissement.

"D'autres, et surtout lorsqu'on les emploie pour les pommes de terre, les font porter dans un panier pour les

jouher dans le sillou, que trace le labourcur, tandis que deux autres personnes le suivent et plantent la pomme de terre sur ces chiffons."

"Voilà, dit M. Joigneaux, l'instruction la plus ancienne qui soit à notre connaissance. La solidité du fond rachète les imperfections de la forme."

M. de Dombasle se servait de chiffons de laine pour fumer ses houblons et aussi pour fumer ses céréales; mais, dans ce dernier cas, il ne les employait pas seuls; il les mêlait aux fumiers deux ou trois mois à l'avance. Avec quatre ou cinq voitures de fumier et 24 à 30,000 livres de chiffons, il formait un compost suffisant pour la fumure de trois arpents.

Selon M. Joigneaux, les chiffons de laine sont applicables à tous les terrains légers des contrées brumeuses, pluvieuses ou rapprochées de la mer, tandis que sous les climats doux et secs, ils conviennent particulièrement aux argiles. Il va sans dire qu'accidentellement, par une année humide, ils produiraient des effets plus remarquables sur les terres légères que sur les terres fortes; mais l'exception n'est pas la règle.

Les chiffons ne conviennent pas à toutes les plantes au même degré. C'est l'engrais par excellence des houblons, des pommes de terre, des navets, des choux, de toutes les crucifères en un mot.

Les chiffons se décomposent lentement et agissent en conséquence pendant quatre, cinq et six ans. Ce doit être un avantage pour la culture des végétaux qui vivent plusieurs années et dont les racines ne descendent pas à une grande profondeur, pour la culture des jeunes arbres en pépinière, par exemple, des arbres verts surtout; mais c'est un inconvénient pour les végétaux à croissance rapide et de courte durée. Dans ce dernier cas, il ne faut point répandre les chiffons secs sur le sol, juste au moment des semailles; il faut les enterrer au commencement du mois d'août pour les semailles d'automne, et au mois d'octobre pour les semailles du printemps. Dans l'intervalle, les chiffons s'humectent, fermentent, commencent à pourrir, et quand vient l'heure de semer, les graines profitent de suite de l'engrais. Dans le cas où l'on voudrait se dispenser d'enterrer les chiffons à l'avance, il suffirait de les jeter dans un trou, lit par lit, de saupoudrer chaque lit avec quelques poignées de cendre de bois, de tourbe ou de bouille, et de répandre sur le tout de l'eau chaude ou tiède. Au bout de cinq ou six semaines, l'engrais sera bon à employer et agira de suite.

En Belgique, on se sert de chiffons principalement pour la culture des arbres fruitiers et des pommes de terre. En 1859, cet engrais coûtait à Bruxelles, 60 centins par cent livres et nous ajoutons qu'il n'était pas irréprochable.

Autant que possible, on doit bien diviser les chiffons de laine avant de s'en servir; plus ils sont menus, mieux ils valent. Cependant, il y aurait peut-être une exception à établir à l'endroit des pommes de terre cultivées dans les sols d'une certaine consistance, attendu que ceux qui ne sont pas ainsi divisés tiennent la terre soulevée et favorisent le développement des tubercules.

En Angleterre, on se sert, pour diviser les chiffons, de la machine à couper les navets; ailleurs on emploie une lame de faux que l'on fait jouer sur un billot. Ailleurs, encore, lorsque l'on a soin de répandre les chiffons sur les champs plusieurs semaines et plusieurs mois avant de les enterrer, on fait passer sur ces champs des ouvriers qui déchirent avec la main ces chiffons, et d'autant plus facilement qu'alors ils commencent à se décomposer. La laine

déchirée nous paraît préférable à la laine coupée, en ce sens que la première présente moins d'obstacles à une répartition uniforme et agit plus vite que la seconde.

REVUE DE LA SEMAINE

Le câble transatlantique se donne beaucoup de peines, de ce temps-ci, pour faire croire aux peuples de l'Amérique que don Alphonse, prince des Asturies, successeur de Serrano dans la direction de la gente révolutionnaire de l'Espagne, depuis le 31 décembre dernier, a changé en un clin d'œil la face des affaires, et que tout lui réussit contre le roi Charles VII. Si ces télégrammes étaient vrais, le roi légitime n'aurait plus qu'à aller se jeter aux genoux de l'usurpateur et lui demander grâce. Mais non; toutes ces nouvelles ne sont qu'un amas de mensonges. Ce n'est pas en de si courts instants que se refait toute une administration financière et militaire.

En effet, pourquoi la Révolution a-t-elle permis à un fantôme de roi d'essayer de s'implanter sur le trône de Ferdinand et d'Isabelle, si ce n'est parce qu'elle se sentait incapable de tenir tête à l'armée carliste qui dirigeait sur Madrid sa marche triomphante. L'intervention de Bismarck n'y pouvait plus rien. Les trésors de la clique étaient vides, l'insubordination de l'armée était constante, et nul part on ne recevait un appui cordial, de réelles sympathies.

Que faire?—Passer aux mains du loyal et chevaleresque Charles VII, dont les dispositions vis-à-vis la Révolution ne sont rien moins que rassurantes?

Non; on a mieux aimé agir autrement. On a tenté de prendre, dans la famille du jeune roi, un prince infidèle au devoir et à l'honneur, un prince assez libéral pour composer avec la Révolution, pour maintenir et poursuivre l'intrigue et la violence dirigés contre le principe de la légitimité et du droit, un prince hypocrite qui ne déploie un drapeau, soi-disant honnête, que pour couvrir les inepties, les débâches et les malversations des révolutionnaires.

Quelques voix serviles ont crié bien haut que ce compromis criminel réussirait. Mais il n'en est rien. Les radicaux n'aiment pas plus don Alphonse fils de dona Isabel, en 1875, qu'ils ne chérissaient sa mère en 1868. Ces hommes sont aujourd'hui ce qu'ils étaient alors, sans honneur, sans principes, cupides et lâches. L'armée tient, parce qu'il y a de nouveaux subsides à gagner: subsides dont elle verra bientôt le bout. Mais son dévouement n'a pas augmenté d'une once.

L'arrivée de don Alphonse dans le camp de la révolte n'effraie pas Charles VII; seulement il plaint son cousin de se laisser séduire par des traîtres qui sont autant ses ennemis que les siens propres; qui se servent aujourd'hui de son nom et de son influence parce que réduits à leurs seules ressources, ils étaient tout-à-fait impuissants, et qui lui feront subir le sort d'Amédée, si jamais ils triomphent. Ce qui empêchera toujours le prince des Asturies d'être bien vu des radicaux, c'est le noble sang Bourbon qui coule dans ses veines.

A peine a-t-il appris la trahison de son cousin que de son quartier royal de Deva, Charles VII a lancé la proclamation suivante:

"Espagnols,

"La Révolution, qui vit de mensonges, chercho, en proclamant Roi d'Espagne un membre de ma famille, à se réconcilier avec la Monarchie et la Légitimité. Je suis la Légitimité. Je suis le représentant de la Monarchie en Espagne, et parce que je le suis, j'ai repoussé avec un souve-

rain mépris les propositions que les révolutionnaires de septembre osaient m'adresser, avant de consommer leur œuvre de néfaste déloyauté.

" Depuis lors, la Révolution sait que je ne puis pas être son roi. Chef de l'auguste famille des Bourbons en Espagne, je contemple avec une profonde douleur l'attitude de mon cousin Alphonse qui, avec l' inexpérience de son âge (17 ans), consent à être l'instrument de ceux mêmes qui l'ont expulsé de sa patrie avec sa mère en l'abreuvant de sarcasme et d'outrages.

" Cependant je ne proteste pas. Ma dignité et la dignité de mon armée ne permettent d'autres protestations que celle qui sera lancée avec une irrésistible éloquence par la bouche de nos canons. La proclamation du prince Alphonse, bien loin de me fermer les portes de Madrid, m'ouvre au contraire le chemin de la régénération de notre patrie bien-aimée.

" Ce n'est pas en vain qu'un nouvel acte de prétorianisme blesse l'orgueil du peuple Espagnol. Ce n'est pas en vain que mes invincibles volontaires sont armées, eux, qui ont au vaincre à Erand, à Elpicus, à Montzurra, à Castellollit, à Somorrostro, à Cordua et à Urneta, sauront empêcher une nouvelle insulte à notre magnanimo Espagne, un autre scandale à l'Europe civilisée.

" Appelé à tuer la Révolution dans notre pays, je la tuerai, soit qu'elle fasse preuve de la férocité sauvage d'une impiété éhontée, soit qu'elle s'abrite et se cache sous le manteau hypocrite d'une piété feinte.

" Espagnols !

" Par notre Dieu ! Par notre Espagne ! Je vous jure que, fidèle à ma mission sainte, je soutiendrai sans tache notre glorieux drapeau ! Il symbolise les principes sauveurs qui sont aujourd'hui notre espoir et qui seront demain notre salut.

" De mon quartier royal de Deva.

" CARLOS."

" Le 6 janvier 1875."

Il faut lire maintenant quelques-unes des réflexions que cette royale parole suggère à M. Louis Veuillot.

" Ma mission est de tuer la Révolution, et je la tuerai."

Voilà le signe royal, le programme politique du roi futur. Cette parole peut ne pas faire triompher immédiatement le prince qui vient de la dire si à propos, si noblement et avec tant de hardiesse ; mais elle lui assure une place particulière et, jusqu'à présent, incomparable parmi les chefs de nation. Sa parole ne tombera pas de la mémoire du genre humain, ne s'obscurcira pas comme tant d'autres.....

" La Révolution est l'impiété radicale, le principe absolu du mal, l'orgueil de l'intelligence perverse et l'orgueil de la brute, Bismarck et Marat, non moins sourds et têtus l'un que l'autre, non moins incapables de s'éclairer, de s'entendre et de reculer. " J'ai mission de tuer la Révolution et je la tuerai, " cela veut dire : J'ai mission de tuer la mort, et, autant qu'un homme le peut, et je la tuerai. Je ferai respirer au genre humain un air meilleur, je l'entourerai de remparts, j'assainirai la terre, je détruirai l'industrie des loups, j'éteindrai la peste, et désormais l'on vivra où l'on ne fait à présent que se lamenter et mourir ! Voilà quelle grande chose c'est qu'un prince chrétien ! Il peut dire de ces mots plus forts qu'une armée, qui font reculer la mort et rouvrent les sources de la vie. Jusqu'à présent don Carlos avait pu se faire une armée ; aujourd'hui, vraiment, par cette parole de roi, il se donne un sacre, il jette les fondements d'un trône, et parmi tous les peuples il se conquiert des alliés.

"..... Don Carlos d'Espagne ne veut pas flatter la Ré-

volution, ni la tromper, ni composer avec elle : il veut la tuer, et il le lui dit. Elle lui a offert de s'accommoder, il refuse. Il veut bien être sa victime, Dieu en décidera ; mais il ne veut pas être son roi, parce qu'elle est l'impiété. Son *fin* chrétienne l'a juré. De tels serments sont déjà une œuvre de roi. Quoiqu'il en arrive, ils rendent à la conscience publique le service dont elle a le plus besoin. Il dit à l'Espagne : Je ne consentirai pas à mentir ; je ne sais si la justice triomphera, comme je l'espère, mais je sais que je veux mourir pour elle. Cette déclaration sera plus éloquente et plus durable que la voix victorieuse de ses canons. L'humanité vit de ces paroles augustes et rien ne s'élève dans le monde au-dessus de l'homme de bien qui dit : Je crois !

" Par cette parole, don Carlos a constitué son Espagne, et c'est elle qui est l'Espagne avec honneur.

" L'autre Espagne ne pourra faire qu'elle ne reste l'Espagne de monsieur Serrano.."

Des lettres adressées de Madrid à l'Univers, nous apprennent qu'un des grands embarras qu'éprouvent les hommes du ministère d'Alphonse, c'est la froideur des populations et l'indifférence du clergé pour le fils de dona Isabel.

L'évêque de Santader n'a pas permis qu'on chantât un *Te Deum* en sa cathédrale.

Quand ceux qui s'étaient constitués en autorité dans la ville de Valence, se rendirent à l'archevêché pour y demander la permission de faire chanter un *Te Deum* à la cathédrale, le cardinal Barrios leur parla fort dignement : " Je regrette vivement, fit Son Eminence, de ne pouvoir accéder à votre prière. Don Alphonse est roi libéral.

" L'Eglise a formellement condamné le libéralisme. Donc, elle ne peut se réjouir de l'avènement d'un prince qui s'en montre le partisan et le protecteur."

Comme presque tous les gouvernements de l'Europe sont plus ou moins imbus des idées révolutionnaires, et plus ou moins disposés à favoriser cette politique hésitante, entraînée à gauche ou à droite selon les intérêts ou les caprices du moment, nous ne sommes pas surpris d'apprendre que la plupart des puissances ont reconnu la Monarchie bâtarde d'Alphonse. La république de Serrano et la monarchie d'Amédéo avaient aussi reçu des félicitations et des faveurs ; et leurs aventures n'ont pas été longues. La même fortune attend l'usurpation de don Alphonse.

— La seule affaire qui anime en ce moment, les Démocrates de notre Parlement local est l'enquête des Tanneries.

Jusqu'ici un grand nombre de témoins ont été entendus ; mais quelques-uns refusent de répondre à certaines questions, sous prétexte que les dites questions n'ont aucun rapport avec la chose publique et qu'elles sont de nature à préjudicier à des intérêts privés.

Mais si la résistance se croit autorisée à persévérer dans l'attitude qu'elle a prise, la Chambre de son côté est déterminée à tenir bon, et veut à tout prix qu'on réponde.

Ce conflit est certainement malheureux. Juste au moment où l'affaire pensait aboutir heureusement, voilà que tout menace d'être remis en question. Et la fin ne sera peut-être pas plus brillante pour les uns que pour les autres.

Les résolutions de notre gouvernement local concernant le rapatriement ont été unanimement adoptées, avec de légers changements.

— Les membres du Parlement Fédéral ont repris leurs travaux depuis le 4 du courant.

Le discours du Trône fait prévoir que la Session sera courte. Deux questions importantes y sont annoncées comme devant occuper l'attention des membres : l'organisation d'une

Cour Suprême et une loi sur les faillites.

Voici les termes mêmes qui font connaître que ces mesures seront réglées :

“ Votre attention sera attirée sur une mesure tendant à créer une Cour Suprême. La nécessité d'une telle mesure est devenue, depuis longues années, de plus en plus apparente, depuis l'établissement de la Confédération. Cette mesure est essentielle pour notre système de jurisprudence et pour le règlement des questions contestées.

“ Vous serez aussi invités à prendre en considération un bill ayant trait à la question importante des faillites.”

C'est M. Fréchette, député de Lévis, qui a proposé l'adresse en réponse au discours du Trône; M. McDougall, de Elgin Est, l'a secondé.

M. Mousseau a proposé que la Chambre se forme en comité pour considérer des résolutions demandant humblement à Sa Majesté de bien vouloir exercer sa prérogative royale et de donner un pardon et une amnistie complète à tous ceux qui ont été impliqués dans les affaires du Nord-Ouest pendant les troubles qui eurent lieu dans cette province. Ce pardon et cette amnistie devra couvrir tous les crimes et les actes commis durant cette période.

M. Masson a ensuite demandé copie de la Commission de Son Excellence le Gouverneur-Général et des instructions qui l'ont accompagnée, de l'ordre en Conseil et de la correspondance relative à la commutation de la peine de Lépine.

— M. Hector Fabre, propriétaire de l'*Evénement*, a été nommé sénateur en remplacement de l'honorable Panet qui est devenu député ministre de la Milice, et le Dr. Pâquet succède à M. Mailhot, décédé.

Choix des semences

M. le Rédacteur,

Sur le No 11, 18^e année, de la *Gazette des Campagnes*, on lit un article, intitulé : Choix des semences, par M. J. Bodin, traitant de la nécessité de choisir et de changer les semences; lequel écrit m'a induit à vous faire quelques observations qui pourraient peut-être intéresser quelques-uns de vos lecteurs.

Par les remarques que je désire faire, je n'entends pas vouloir critiquer l'usage qu'ont quelques bons praticiens de faire venir de temps à autre une partie de leurs semences d'une localité éloignée, dans le but de se procurer quelque chose de mieux que ce qu'ils possédaient déjà en grains, sachant d'ailleurs que le climat y est pour quelque chose, lorsqu'il y a une différence notable entre le lieu où ces semences ont été produites d'avec celui où elles doivent être employées. Je veux essayer de démontrer qu'on peut, dans la plupart des cas, et avec un peu de soins et de savoir-faire, s'exempter des frais d'achat et de transport qui, très-souvent, sont inutiles.

Par exemple: un cultivateur possédant une terre composée d'un sol de nature différente, tel que sable, argile, terre-jaune, etc., ne peut-il pas, lorsque ces différentes parties de terre sont en état de culture, prendre, chaque année, pour ensemençer une de ces parties du grain qui a été récolté sur une autre, pourvu que ces grains eussent toutes les qualités désirables? Assurément, tout cultivateur n'aurait qu'à s'applaudir en agissant ainsi. Mais, que voit-on quelquefois? des cultivateurs, dans le but de changer leurs semences, achètent d'un voisin du grain de même variété que celui qu'ils possédaient déjà, et nullement supérieur à celui-ci, ayant été récolté sur un terrain de même nature que celui où ils sont pour le semer; la différence entre les deux champs étant que l'un est situé à l'Ouest de la clôture et l'autre à l'Est. Ces cultivateurs croient en cela avoir fait preuve de sagesse et de savoir-faire.

Ici, je me permettrai une petite comparaison. Que dirait-on d'un élève qui, voulant améliorer sa race de moutons, irait acheter un beau bélier jumentin et après l'avoir employé à la reproduction pendant une couple d'années, retournerait acheter son

cogénaire pour l'employer au même but avec les descendants du premier? Nous dirions qu'il agit avec non sens, et sans connaissance de cause. Eh bien, voilà ce que font souvent ceux qui veulent changer leur semences quand ils achètent de tout grain indistinctement, sans égard à la nature du sol qui l'a produit, ni à celle de celui qu'ils veulent employer à la propagation, et qui après cela se plaignent que le grain nouveau n'a pas fait plus de merveilles que l'ancien grain.

En second lieu: il est des localités où l'industrie principale de la plupart des cultivateurs est la culture de l'avoine; ne serait-il pas facile pour un grand nombre d'entre eux d'ensemencer en avoine, chaque année, une, deux, trois, quatre pièces d'autre terre que celles qu'ils emploient généralement à la production de cette céréale; à peu près ce qu'il en faudrait enfin pour, en récolter assez pour ensemençer leurs terres à avoine, l'année suivante, avec le produit de ces pièces de terre; dont le rendement pourrait être, dans certains cas, un peu plus faible; mais le grain étant plus gros, plus pesant et mieux nourri, il constituerait une meilleure semence pour les terres dites à avoine, l'année suivante. Par ce moyen, l'avoine ne dégénérerait pas, ou du moins cette dégénérescence serait beaucoup moins sensible; et on obtiendrait un plus fort rendement en volume et en poids. Depuis un temps innuméraire, certaines personnes cultivent la même avoine sur les mêmes champs sans avoir jamais, ni changé de semence, ni employé aucun autre terrain à la production de celle destinée comme semence à venir: aussi, on est-on rendu, dans beaucoup de cas, à ne récolter guère plus que de la paille.

Il en est du changement des semences de patates comme de celles des céréales: aussi, je réitérerai les observations que j'ai faites à propos de ces dernières. J'ajouterai encore que, dans le cas où il y aurait difficulté ou impossibilité pour quelqu'un d'en semer un petit lot sur un terrain de nature différente de celui qu'on emploie généralement à la production de ce tubercule, afin de se pourvoir de bonne semence pour l'année suivante, on devrait en échanger à cette fin contre d'autres (récoltées sur un terrain de nature différente, bien entendu), ce qui ferait l'affaire de toutes les parties.

Il me reste à faire remarquer en terminant que de même qu'un terrain s'épuise plus tôt en le forçant à produire le même végétal pendant plusieurs années de suite; de même aussi un végétal s'épuise-t-il plus tôt lorsqu'on le fait revivre plusieurs années de suite sur un terrain de même nature. Cependant, comme il est reconnu qu'il est des plantes qui s'accroissent mieux d'un terrain que d'un autre, celles-là, je pense, peuvent faire exception à cette règle, pourvu que le terrain sur lequel on les fait revivre ne soit pas toujours le même.

UN CULTIVATEUR.

Notre-Dame du Mont-Carmel, février 1875.

Chemins d'hiver

Nos chemins d'hiver seraient bien faciles à entretenir, si l'on voulait s'en donner la peine. En 1872, j'ai voyagé entre Québec et St. Thomas (Montmagny), à la suite des tempêtes de neige, si mémorables, de cette époque. Sur tout ce parcours, les chemins étaient magnifiques, tandis qu'ailleurs on se perdait dans la neige. Ces bons chemins étaient dus à un règlement, bien exécuté, de divers conseils municipaux intéressés, par lequel chaque fronteau, ainsi que les routes, étaient entretenus au moyen d'un *fouloir à neige*, de 6 pieds de large, et dont chaque cultivateur intéressé se servait pour durcir le chemin, pour remplir les pentes et pour étendre également la neige sur tout le parcours du chemin. Sur information prise, j'ai obtenu l'assurance que cette manière d'entretenir les chemins était fort peu onéreuse, puisqu'elle exigeait bien moins de travail, et que l'instrument, composé tout simplement d'un madrier de deux pouces, en bois franc, attaché solidement, par le haut, à une paire de timons ordinaires, n'exigeaient, pour la plupart des cultivateurs aucun déboursé. Il serait bien à désirer qu'un semblable système devint général par toute la province. Les chemins d'hiver seraient toujours plus beaux, les voitures se rencontreraient plus facilement, et il deviendrait moins difficile d'introduire presque partout les voitures doubles.—Ed. A. BARNARD.

Les Associations Agricoles

Nous ne comprenons pas encore bien le rôle important que pourraient jouer les associations agricoles. Les sociétés d'agriculture ont bien à leur tête quelques hommes intelligents, actifs, dévoués aux intérêts du pays, mais le plus souvent les membres sont défectifs. L'état-major existe avec un drapeau vigoureusement porté, mais peu de soldats viennent se ranger sous ce drapeau pacifique qui est le signe de la richesse du pays. De cette façon, nos sociétés d'agriculture ne possèdent que de faibles ressources et se trouvent, par conséquent, dans l'impossibilité de faire de grandes choses: nous en voyons cependant quelques-unes qui marchent en avant, mais ce n'est pas sans peine et, pour atteindre le but, il a fallu que des hommes d'une puissante initiative se mettent à leur tête. Que d'institutions utiles, que de progrès, que de bons exemples à suivre si dans toutes les contrées on rencontrait de semblables associations! Ce qui serait certes bien facile, car l'association fait la force, et de l'isolement naît l'impuissance.

Il n'existe pas un seul comté dans lequel, avec un peu de bonne volonté, on ne parvint à former une société d'agriculture qui pourrait réunir 300 à 400 membres payant une cotisation de \$1 à \$2 par an, ce qui serait fort peu de chose pour chacun d'eux, en regard surtout des résultats qu'on obtiendrait pour l'amélioration du bétail, la perfection des cultures, l'emploi judicieux des engrais et leur achat en commun, l'amélioration de l'outillage et l'achat aussi en commun des instruments d'élite, l'organisation du crédit, la diffusion de l'enseignement, ces puissants leviers du progrès agricole, etc. Chaque associé payerait \$1 à \$2 par an, mais les avantages provenant de cette association récompenseraient rapidement cette petite somme et laisseraient encore de larges bénéfices.

Nous ne saurions donc trop engager les habitants des campagnes à former de nombreuses associations et surtout à rallier entre elles ces diverses associations, car ils arriveraient ainsi à créer un puissant levier qui soulèverait de bien gros fardeaux et on parviendrait de cette façon à aplanir une foule de difficultés que l'on considère aujourd'hui comme insolubles. Eh mon Dieu! si les cultivateurs voulaient tous s'entendre en bons frères, leurs forces seraient incommensurables et, dans toutes les circonstances ils seraient maîtres de la situation, tandis qu'ils sont le plus souvent des dupes.

En Prusse, les associations agricoles sont nombreuses et nous ajouterions qu'elles exercent sur tous les points une certaine influence. Dans le Limbourg, la Société d'agriculture de Celle compté 150 comices et 24,000 membres.

La province de Silésie comprend : 1o. le comice central agricole avec ses 50 sous-comices et 7,000 membres; 2o. un comice central pour l'agriculture avec 18 sous-comices; 3o. 12 comices agricoles indépendants; 4o. 4 comices hippiques; 5o. 2 comices forestiers; 6o. 2 comices séricicoles; 7o. 7 comices pour l'horticulture; 8o. un comice pour l'élevé des animaux de basse-cour. Ces associations sont parvenues à fonder, entre agriculteurs silésiens : 10 sociétés de prêts comprenant 1,800 membres; 14 sociétés coopératives, avec 800 associés, pour l'achat en commun d'engrais, de graines, etc.; 10 sociétés de drainage qui ont déjà drainé 5,000 arpents de terre; une société pour la fabrication des machines et outils agricoles; une société pour l'achat des combustibles; une société pour la distillerie; deux sociétés pour l'achat d'animaux reproducteurs, etc., etc.

Le comité de Gerwinsky, qui relève du comité central de la Prusse occidentale, fonctionne comme association coopérative, e'est-à-dire qu'il achète et revend aux associés, des animaux, des engrais, du sel, etc. Les articles vendus en 1872 ont donné une recette nette de 76,233 fr.

Le comice de Postdam comprend 19 sous-comices qui ont versé à la caisse centrale, à raison de 1 thaler (3 75) par membre, une somme de 4,286 francs.

L'association centrale de la Prusse rhénane, avec 79 sociétés locales et 16,300 membres souscripteurs, a concouru à la fondation de 146 sociétés de prêt et de crédit, de 280 associations d'assurances mutuelles pour le bétail, de nombreux caisses et des sociétés coopératives de consommation. A cette association se rattachent d'ailleurs 9 sociétés hippiques, un comice central pour l'a-

griculture; 3 sociétés pour l'élevé des animaux de basse-cour; l'agriculture et la sériciculture, avec des sous-comices, 7 sociétés etc., etc.

Les sociétés d'agriculture sont certainement fort nombreuses en ce pays, mais elles sont loin d'avoir le même caractère qu'en Prusse. D'abord, les diverses associations sont reliées entre elles, et c'est ainsi qu'elles s'aident, se fortifient et parviennent à faire de grandes institutions. D'autre part les associations agricoles prussiennes fondent des caisses de prêts, de crédit; elles organisent des sociétés d'assurances mutuelles; elles fondent des sociétés coopératives de consommation; elles achètent en commun des reproducteurs, des machines agricoles, des semences, des engrais qu'elles obtiennent dans les meilleures conditions et à plus bas prix; les cultivateurs sont ainsi placés à l'abri de la fraude.

Il serait vivement à désirer que nos associations agricoles marchassent dans la même voie. De cette façon notre agriculture s'améliorerait rapidement et la vie matérielle serait bien plus facile pour les habitants des campagnes. Les membres d'une société agricole deviendraient nombreux s'ils avaient intérêt à faire partie de cette société.—A. DE LAVALETTE.

Moutons mangeant leur propre laine

Il arrive assez souvent que des moutons mangent leur propre laine, particulièrement sur la fin de l'hiver et au commencement du printemps. Plusieurs personnes ont attribué cette cause à la présence de parasites qui causeraient chez les moutons une certaine irritation de la peau et qui obligeraient ceux-ci à se mordre la peau et par conséquent enlever dans le même temps leur laine. On croit généralement aussi que ce défaut est analogue à celui qu'ont les poules de manger leurs œufs, ou à l'appétit dépravé qu'ont certaines vaches de manger des os, des chiffons, etc., et peut être causé par le manque de phosphate dans la nourriture. Comme remède infailible pour faire cesser cette habitude on recommande de mêler de temps à autres à la nourriture, donnée aux moutons, une certaine quantité de poudre d'os et de farine de blé d'Inde. On recommande aussi l'usage du soufre mêlé à la nourriture comme un excellent moyen d'arrêter ce mal. Dans tous les cas le soufre ne peut assurément être nuisible.

Une leçon d'agriculture

Nous venons de recevoir une brochure ayant pour titre : *Une leçon d'agriculture*, et pour auteur M. Ed. A. Barnard, agent de colonisation et conférencier agricole. Ce petit livre, que nous voudrions voir entre les mains de tous les cultivateurs, est orné de 120 gravures qui sont d'un grand secours pour faire mieux comprendre aux cultivateurs les conseils que M. Barnard veut bien leur donner.

Nous ne pouvons mieux recommander cet ouvrage, qu'en donnant à nos lecteurs un extrait de la préface de l'auteur même.

"A la demande de l'Honorable Commissaire d'Agriculture pour la Province de Québec, l'auteur donne, dans le travail qu'on va lire, un aperçu général des opérations agricoles indispensables en ce pays. C'est l'extension des *causeries agricoles* qu'il a été chargé de faire dans nos diverses paroisses. Les gravures ont été ajoutées, à grands frais, parce qu'elles donnent aux lecteurs des idées exactes qu'aucune description écrite ne peut remplacer. Sans viser à faire un traité sur l'agriculture, il espère en avoir dit assez pour aider le cultivateur à perfectionner tout son système de culture.

"L'auteur ose se flatter que ces lignes, écrites avec le seul désir d'être utile, feront aimer davantage l'agriculture, le plus agréable, le plus utile, le plus indispensable de tous les arts. Il souhaite que toute la population agricole de cette Province s'attache de plus en plus à sa noble tâche, et qu'elle assure, par là, le bonheur et la richesse de notre pays. Il serait amplement récompensé de ses labeurs, si ce travail faisait naître, chez un plus grand nombre, le goût de l'instruction agricole.

"N'est-il pas désolant de voir, tous les jours, la plupart des fils et des filles des cultivateurs les plus aisés, fuir l'agriculture, aus-

sitôt qu'ils ont acquis une instruction élémentaire, surtout, s'ils ont reçu ce que l'on est convenu d'appeler une haute éducation, et cela, le plus souvent, pour végéter dans nos villages ou dans nos villes! Il y a, dans ce fait, une grande erreur sociale, qui tend à déclasser la société, et à ruiner notre pays, puisque la classe agricole, qui représente les sept-huitièmes de toute notre population, est trop souvent privée des bienfaits de l'éducation.

"Pourtant, sans instruction, le cultivateur ne pourra jamais, quels que soient ses talents et ses moyens, occuper dans la société le rang distingué qui lui est dû. Avec de l'éducation, au contraire, il peut prétendre aux plus hautes charges sociales, entre autres, à celle de représenter nos collèges ruraux dans le gouvernement du pays, et d'en diriger la politique de manière à assurer la prospérité générale.

"On ne saurait rendre de plus grand service à la classe agricole, que celui de lui procurer une instruction spéciale, en rapport avec ses besoins; puis d'encourager à s'établir à la campagne les fils de cultivateurs nés, surtout ceux qui ont eu l'avantage de recevoir une bonne éducation, afin qu'ils puissent faire servir, d'une manière plus efficace, leurs talents, leurs connaissances et leur énergie au développement de l'agriculture et à la prospérité du pays. Les femmes instruites qui appartiennent à cette classe, ont aussi un noble rôle à remplir: elles doivent rechercher, par l'étude et par l'observation, toutes les pratiques connues qui peuvent enrichir la famille, lui rendre attrayant le séjour de la campagne, attacher, par là même, les enfants au sol qui les a vus naître, et accroître dans leur cœur l'amour de la patrie.

"Celui qui a écrit ces lignes, ne peut prendre congé de ses lecteurs sans demander le bienveillant concours de tous les véritables patriotes, dans le but de régénérer notre agriculture. Il faut bien, malgré soi, admettre qu'elle est aujourd'hui dans l'état le plus précaire: l'abandon de la propriété par le grand nombre de nos cultivateurs, qui vont à l'étranger chercher une existence meilleure, ne prouve que malheureusement trop la vérité de ce que nous avançons ici.

"Unissons-nous donc, dans un effort suprême, pour combattre un aussi grand mal. Que le clergé, le meilleur ami du peuple, lui enseigne, plus fortement que jamais, ses devoirs sociaux; lui fasse comprendre qu'il se doit à lui-même, qu'il doit à sa famille et à son pays, de tirer des biens qu'il a entre les mains toutes les richesses qu'ils peuvent produire. Que nos maisons d'éducation à la campagne rappellent très souvent à la jeunesse,—aux filles comme aux garçons,—que l'agriculture est la première et la plus grande source de bien-être d'un pays; que le cultivateur honnête, industrieux, intelligent et instruit est le plus indépendant et le plus heureux des hommes. Que les personnes instruites habitant la campagne étudient sérieusement l'agriculture, et introduisent tous les perfectionnements qui peuvent, sans aucun doute, augmenter la production des terres, et rendre l'agriculture plus profitable et plus attrayante. Que les terres des fabriciens, celles qui appartiennent aux institutions publiques, aux communautés religieuses, etc., etc, deviennent de véritables fermes modèles (c'est-à-dire des terres donnant les plus grands revenus possibles), afin que le cultivateur puisse acquérir, par l'exemple d'une bonne pratique, les connaissances agricoles dont il a besoin. Que chaque maître et chaque maîtresse d'école apprennent et pratiquent l'horticulture et l'arboriculture, et qu'ils se plaisent à en parler familièrement avec les personnes au milieu desquelles ils vivent. Que la jeunesse en général qui fréquente les écoles et les maisons d'éducation à la campagne, ait souvent l'occasion de visiter les terres, les jardins et les vergers les mieux cultivés, ainsi que les fromageries, les laiteries et les basses-cours qui donnent le plus de profits, et qui sont les mieux entretenues. Que, dans chaque maison d'éducation, un professeur, au moins, soit chargé d'étudier spécialement l'agriculture; qu'il se tienne au courant de tous les perfectionnements, que, dans plusieurs pays, on apporte tous les jours à cet art, et qu'ensuite il attire l'attention de tous les élèves sur la différence des bonnes et des mauvaises pratiques agricoles. Que des primes d'encouragement, de toute nature, soient offertes partout, pour l'amélioration de l'agriculture et le développement de l'instruction agricole. Enfin, que le législateur lui-même se rende bien compte de tous nos besoins; qu'il se rappelle que l'avenir prospère de cette Province dépend presque entièrement de nos succès en agriculture. Nous

sommes convaincus que si chacun voulait tenir compte de ces suggestions, l'on verrait bientôt la plaie de l'immigration disparaître, l'agriculture prospérer, et la classe agricole, dans ce pays, redevenir comme par le passé, même aux yeux des visiteurs étrangers, une population des plus heureuses, des plus paisibles, des plus intelligentes, des plus honnêtes et des plus prospères....."

Petite Chronique

Bonne récolte.—Le *Richmond Guardian* dit que M. George Lutton, de Spooner Pond, a semé, le printemps dernier, un minot et demi de blé de l'espèce appelée *Scotch Fife*, sur un morceau de terre ne formant pas tout à fait trois quarts d'acre, et qu'il en a récolté *quarante* minots de beau blé. Il attribue ce succès surtout à l'usage du rouleau, mais comme de raison la terre était bonne. C'est, croyons-nous, une récolte extraordinaire.

—Le Gouvernement du Kansas (Etats-Unis) vient de faire publier un état des ravages causés par les sauterelles qui se sont abattues vers la fin de l'été dernier sur les champs de céréales dans cet Etat et des milliers qui ont suivi cette invasion. Le gouverneur estime à 20,000 le nombre des habitants des comtés occidentaux du Kansas qui auront nécessairement besoin de l'assistance publique cet hiver, et dont la plupart sont aujourd'hui dans le plus grand dénûment. Dans les régions de l'Est, les populations font tout ce qu'elles peuvent pour soulager leurs frères de l'Ouest; mais l'excès de détresse est tel que la tâche de soulagement est au-dessus de leurs forces. Il faut, en effet, aux populations atteintes par le fléau, vivres et habillements, nourriture pour le bétail et les animaux de labour et de ferme, et tous les grains d'en semencement. Jusqu'à présent, ajoute le gouverneur, la saison a été favorable et les perspectives excellentes pour la prochaine récolte de blé. Des souscriptions libérales en faveur des victimes de la disette se recueillent dans tous les grandes centres de population du Nebraska et de Kansas.

Une agence.—L'agence d'annonces de Georges P. Rowell et Cie de New-York, est le seul établissement de cette espèce dans les Etats-Unis qui se soit maintenu en annonçant dans les journaux. Ces messieurs reçoivent évidemment leur récompense, car nous apprenons de source certaine que des ordres d'annonces données par eux pour leurs pratiques ont excédé trois mille dollars par jour depuis le commencement de l'année, et cette année n'est pas très-avantageuse pour les annonceurs.

RECETTES

Tointure d'écorces d'oranges

Zestes fraîchement enlevés de dessus des oranges ou des citrons, 4 onces; esprit de vin, une roquille. Faites macérer dans un flacon. Cette teinture sert à parfumer les crèmes, le punch, les verres d'eau sucrée: pour le punch ci-dessus on en met quatre cuillerées à bouche; autant que possible, il ne faut pas laisser au zeste la partie blanche qui est sans saveur. On se sert des écorces des oranges que l'on mange pendant l'hiver.

Les chevaux et la neige

Les moyens les plus simples sont parfois les meilleurs. Un M. Métral a trouvé un moyen bien simple d'empêcher le cheval de *galocher*. On appelle ainsi les amas de neige qui, dans le pied du cheval, forment tampon et souvent le font glisser et tomber.

Il suffit de nettoyer avec soin l'intérieur du pied du cheval et de le frotter ensuite avec le suif d'une chandelle jusqu'à ce que cela forme un enduit comme le ferait du mastie, de cette manière la neige ne peut s'introduire dans le pied du cheval, dont elle s'échappe à chaque mouvement imprimé par la marche.

A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES
PRIERE DE PAYER AU PLUS TOT.



CONTRATS DE LA MALLE

DES SOUMISSIONS adressées au Maître Général des Postes seront reçues à OTTAWA jusqu'au MIDI, VENDREDI le 19 MARS prochain, pour le transport des Malles de Sa Majesté sur un Contrat proposé pour quatre ans, dans chaque cas, entre les places sous-mentionnées, depuis le PREMIER JUILLET prochain

Entre CHESTER et NORTH-HAM, deux fois la semaine ;
Entre INVERNESS et LEEDS via GLENMURRAY, trois fois la semaine ;

Entre KINNEARS MILLS et LEEDS via LEMESURIER, trois fois la semaine ;

Entre LAVAL et QUÉBEC, une fois la semaine ;

Entre MARBLETON et SOUTH-HAM, deux fois la semaine ;

Entre RIMOUSKI et ST. ANACLET, deux fois la semaine.

Entre ST. HENRI et ST. LAMBERT, trois fois la semaine.

Des avis imprimés contenant d'autres informations sur les conditions du Contrat proposé peuvent être vus, et des blancs de Soumissions obtenus aux Bureaux de Poste ci-dessus mentionnés et aux Bureaux intermédiaires.

WILLIAM G. SHEPPARD.

Inspecteur des Postes.

Bureau de l'Inspecteur des Postes.

Québec, 29 janvier 1876.

NOUVEAUTÉS MUSICALES

PLAISIRS CHAMPETRES

QUADRILLE ÉLÉGANT COMPOSÉ PAR G. McNEIL

Organiste de N. D. de Lévis.—Prix : 75 centins.

N. B.—Ce quadrille est orné d'un magnifique portrait de son Excellence le Lieutenant-Gouverneur R. E. CARON.—Joué au Bal annuel de son Excellence, il est devenu le quadrille à la mode et fait les délices des salons de Québec.

LA VIE DE

Delle. ALBANI

(EMMA LAJEUNESSE)

contenant le portrait et l'autographe de cette célèbre Artiste.

Par NAPOLEON LEGENDRE.—Prix : 25 centins

En vente chez

A. LAVIGNE, Editeur de Musique,

11½ rue St. Jean

(Banque d'Épargne) Québec.

ARBRES FRUITIERS ET D'ORNEMENTS

A VENDRE PAR

AUGUSTE DUPUIS

PÉPINIÉRISTE

Village des Aulnaies, St. Roch, Comté de l'Islet

J'AI un magnifique assortiment d'arbres fruitiers et d'ornements que je pourrai livrer au mois de mai prochain, à ceux qui en feront la demande d'ici au 15 mars prochain.

Les pommiers originaires de Russie, méritent d'avoir une place dans tous les vergers. Ceux que j'ai en pépinière sont des variétés les plus profitables et qui résistent le mieux à notre climat.

AUGUSTE DUPUIS, Pépiniériste.

Village des Aulnaies, Février 1876.

LA "BRITON"

ASSOCIATION MÉDICALE ET GÉNÉRALE SUR LA VIE

Bureau en Chef : 429 Strand, Londres.

Bureau principal pour le Canada : 12 Place d'Armes, Montréal.

La "Briton" a déposé au Gouvernement Canadien au-delà de la somme exigée, \$100,000, pour garantie de ses Polices émises en Canada.

Les Polices ordinaires de cette Compagnie sont payables pendant la Vie de l'assuré, par une nouvelle application des Dividendes.

JAS. B. M. CHIPMAN,

Directeur-Gérant, Montréal.

F. X. COCHUE, Inspecteur des Agences

MUSIQUE NOUVELLE !!

REÇUE DE PARIS

PAR LE DERNIER STEAMER

ROMANCES FRANÇAISES:

Ferme tes beaux yeux.....	Poisot	50 centins
Le domino rose.....	Arago	50 "
Ne t'en vas pas.....	Rupès	35 "
Chanson de Jean Prouvaire.....	Holmès	50 "
Algyre (vers du roi Henri IV).....	Rupès	50 "
La petite marchande de violettes.....	Hausser	40 "
Premier amour.....	Rupès	50 "
Dernier amour.....	"	50 "
Dieu sauve la France.....	Kowalski	40 "
Rappelle-toi.....	Rupès	50 "
Noble coursier.....	Henriem	35 "
Chanson d'été.....	Rupès	50 "
L'élève obstiné.....	Hausser	25 "
Marthe.....	Rupès	50 "
O la menteuse.....	Henriem	25 "
Je ne sais plus si je vous aime.....	Rupès	50 "
Passez, beau voyageur.....	Le Beau	35 "
Lettre à Monsieur le Soleil.....	Leduc	40 "
Si vous m'aimez.....	Rupès	50 "
Je n'ose la nommer.....	Bérat	25 "
Jeanne d'Arc au bûcher.....	Boissière	30 "
La Colombe.....	Valenti	50 "

ALBUMS DE CHANT

Recueils de romances françaises illustrées et richement reliés — Boissière. — \$3.00

COLLECTION des CHANSONS de... GUSTAVE NADAUD.

COLLECTION des ROMANCES de..... H PROCH

LES RAYON : D'ITALIE.—Collection de romances françaises

et Duos, d'après les meilleurs auteurs italiens

En vente chez

A. LAVIGNE

Marchand de pianos et harmoniums, Editeur de musique

11½ rue St. Jean, QUÉBEC.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, décembre, 1874.

L'ESCOMPTE autorisé sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 11 par cent.

JAMES JOHNSON,

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.